



Philosophie & Management asbl

Compte-rendu du Séminaire du 13 janvier 2007
**« L'ère Meiji a introduit le concept
de philosophie au Japon : une révolution »**
par Augustin Berque

Compte-rendu
Séminaire du 13.01.2007

**« L'ère Meiji a introduit le concept de
philosophie au Japon : une révolution »**

par Augustin Berque



TABLE DES MATIERES

I. INTRODUCTION	3
II. HYPOTHESE DE TRAVAIL.....	3
III. L'APPARITION DE LA PHILOSOPHIE DANS UNE LOGIQUE AUTRE.....	4
IV. COMPRENDRE LE MANAGEMENT PAR LE NON AGIR, L'HARMONIE ET LA LANGUE	5
V. L'INARTIFICE.....	7
VI. TRADITIONS, RITUELS ET VITALISME	8
VII. MODELES, CONTINGENCE ET POSITIVISME	10
VIII. DE LA MAITRISE DES FORMES DANS L'ETERNEL RETOUR DU MEME	12



I. Introduction

Les grands traits que je vous dresse ici sont développés en détail dans un ouvrage que j'ai dirigé¹. En voici les principaux points (certains seront analysés au cours du séminaire) :

- La pensée japonaise est non linéaire et composée de diverses strates.
- Le discours philosophique japonais est souple et use de l'analogie.
- La pensée japonaise développe un savoir des limites.
- Il y a une faiblesse de cette pensée à propos de la transcendance. La transcendance y est inscrite en continuité avec notre monde.
- Un manque d'intérêt pour la métaphysique est présent.
- La pensée japonaise est emprunte de vitalisme.
- Le positivisme est une des caractéristiques de ce courant.
- La notion de péché en est absente.
- Des liens avec le postmodernisme sont, aujourd'hui, décelables dans la philosophie japonaise.

II. Hypothèse de travail

Pierre Lavelle, dans son livre *La pensée japonaise*², énonce que ces conceptions sont plus poétiques que philosophiques et que l'ordre provient, manifestement, de la communauté. La pensée japonaise regorge d'une pédagogie de l'imitation (nous verrons en quoi) et de la construction du moi par celle-ci.

Dans ce que je vous expose, je ne me positionnerai à l'encontre de l'hypothèse Sapir-Whorf³ qui postule une détermination de la pensée par la langue. Whorf suppose, par exemple, qu'un peuple dont la langue ignorerait les temps verbaux vivrait dans un présent éternel. Le déterminisme pur de Whorf est patent.

En Occident, nous pensons selon la conception augustinienne du langage où celui-ci, vu comme un ensemble, a un début et une fin. On ne retrouve pas d'équivalent de cette idée dans la pensée japonaise. En revanche, l'évocation du vécu d'un présent éternel dû à la langue se lit chez Nishida (philosophe du XX^e) et chez Dōgen. On finit par utiliser un embrayage sur l'analyse de la situation du locuteur au moment où il énonce.

¹ Cf. Dictionnaire de la civilisation japonaise, éd. Hazan, Paris, 1994, 537 p. in quarto

² éd. PUF, coll. : Que sais-je n° 3188, Paris, 1998

³ « Une formulation rapide et usitée [de l'hypothèse Sapir-Whorf] est que les langues que nous parlons déterminent notre manière de voir le monde à un point tel qu'elles nous enferment dans des systèmes conceptuels incommensurables de sorte que face à une même situation, les locuteurs de langues différentes pourraient ne pas avoir des interprétations convergentes de l'état de fait observé. » in article « L'hypothèse Sapir Whorf est-elle une légende urbaine ? » de Hady Ba [site http://www.univ-paris8.fr/synthese/IMG/pdf/sapir_whorf.pdf - 4.02.2007]



Mon point de vue se base sur la mésologie⁴. Louis Bertillon, médecin, proposa l'utilisation de ce terme en 1850 et l'on vit fleurir nombre d'articles à ce sujet dans le courant du XIX^e siècle.

III. L'apparition de la philosophie dans une logique autre

La manière dont les japonais voient apparaître leur culture se fait de manière phénoménologique selon, à la fois, le langage et la manière dont les philosophes vont présenter les choses. Dans ces deux champs, il n'y a pas de détermination pure par une causalité directe. Là se loge la contingence car les interférences sont multiples. La métaphore (changer de sens en changeant de contenant), le devenir, la logique autre et l'identité secouée se révèlent : *A devient non A*.

Les Japonais ont introduit la philosophie à partir de l'époque Meiji et Nishi Amane fit des traductions de la plupart des grands textes de la philosophie occidentale. Il traduit le terme philosophie par le néologisme "*testugaku*" qui, dans son esprit, signifie "science de l'intelligence". Le premier terme du mot composé, "*testu*", se lit à la chinoise en japonais et a une valeur polysémique. Ainsi, le même sinographe se lit aussi "*sato*", mot dérivé de "*satori*" qui signifie "illumination". Au départ, l'enseignement de la philosophie en passa, dans les universités japonaises, par des philosophes étrangers. Puis, Inoue Testujisō a traduit des pans de la métaphysique à partir de versions allemandes.

"*Keijijōgaku*" veut dire l'étude de ce qui est au-dessus de la forme. Dans un des commentaires secondaires *Livre des mutations*, on peut lire : « Ce qui est au-dessus de la Forme est la Voie et au-dessous, le Récipient. » C'est une phrase abondamment commentée, y compris par François Jullien. Ce dernier met en avant l'idée que ce qui ressort est la prégnance de l'immanence, en opposition à la transcendance. Une pensée de l'immanence implique qu'il n'y a pas de véritable transcendance dans le sens d'un saut ontologique mais une continuité. Ce qui est en amont, ce sont les principes et, en aval (dans le récipient), les choses, le concret. Or, la métaphysique est ce qui, par définition (*meta*), se place au-dessus des choses sensibles. Comment est convoqué, au sein de la culture et de la pensée japonaise, cet immanentisme ?

La tendance est celle du pragmatisme, une attention à ce qui est réel plutôt qu'aux grands principes. Les principes sont, certes, définissables en eux-mêmes selon nous, mais il n'y a pas d'être en soi. Tout être est toujours en relation, en contingence, attaché aux autres.

Une anecdote... Un ami mathématicien ayant travaillé au Japon me raconte qu'un grand mathématicien a fait une démonstration impeccable et, tandis qu'il y apporte le point final, les Japonais sortent leur calculette pour vérification. Pour les Occidentaux, il est superflu de faire une vérification si la démonstration fut bonne. Preuve en est de l'inclinaison des Japonais à la concrétude.

Une tendance au formalisme est aussi présente. Si l'on se focalise sur les choses abstraites, on le fait dans une sphère particulière - professionnellement, par exemple. Ou alors, une

⁴ « Science du milieu et de ses rapports avec l'organisme vivant, la mésologie s'intéresse aux conditions dans lesquelles les groupes humains exercent leur activité. La vie collective, dans tous ses aspects, porte la marque des influences mésologiques ; cela n'est pas seulement vrai des propriétés démographiques et de l'organisation du groupe, mais encore de l'ensemble des éléments culturels. » (extrait de l'article *Mésologie* de l'Encyclopédie Universalis en ligne – le 3.02.2007)



première moitié de sa vie va être consacrée à ces considérations abstraites et une seconde au fait d'écrire un livre déconstruisant l'idée selon laquelle la société japonaise se plie à ces principes.

IV. Comprendre le management par le non agir, l'harmonie et la langue

Le modèle du management à la japonaise s'effiloche aujourd'hui. On ne sait plus ce que c'est. Toutefois, l'accent continue à être mis sur la performance collective et non sur la performance individuelle. Le résultat est compris dans sa globalité. L'avancement et la rétribution se font à l'ancienneté. Le management japonais consiste en la création d'une ambiance globale, d'une harmonie. Il ne souffre donc pas de s'orienter vers un management où la performance est une question d'individu et rétribuée comme telle.

La fabrication de l'ambiance et de l'harmonie n'est pas le fait d'un seul individu. Harmonie se dit *wa* en Japonais au point que ce peuple s'y identifie totalement puisqu'ils se qualifient d'"Hommes de *Wa*". L'harmonie établie pour engendrer une performance globale a une influence indirecte, qui ne rend pas tout de suite. Le résultat est un résultat à moyen voire à long terme, certainement pas immédiat. Cet état de fait peut être illustré métaphoriquement par un combat de sumo : ils se regardent longuement puis attaquent et la lutte est réglée en quelques minutes. L'important est dans la mise en bouche... Ceci s'oppose au point de vue anglais dont la mentalité peut s'articuler autour de l'expression "Come to the point" ("Viens-en au fait").

De même que l'ambiance et l'harmonie, l'agir est global et indirect. Qu'est-ce que cela signifie ? Pour nous, un flou des fonctions dans certains domaines qui devraient, de notre point de vue, être clairs. Par ailleurs, à cette vision des choses s'ajoute un chevauchement entre l'agir et le subir.

Voyons quelques tentatives de traductions pour s'en convaincre :

To in ki ga suru

{souffle cosmique} {ataeru}

- J'ai l'impression que...
- Cela fait ce qui
- Il y a une telle ambiance
- Je suis dedans et vous aussi

To in inshō wo ukeru

{impression} → {recevoir}

- Le paysage reçoit
- Nécessairement, quelqu'un reçoit l'impression
- Quelqu'un doit, nécessairement, être présent
- Là, c'est plutôt la dimension de l'existant à un objet qui est soulignée.



Il est possible de passer à une autre logique ou à un autre ordre et ce, d'une phrase à l'autre. En général, notre logique est celle du prédicat et de l'identité du sujet (cf. Aristote). Mais il est possible de casser le langage fondé sur une logique de l'identité du sujet comme le firent les surréalistes par le jeu des bouts de papier annotés d'un mot. En bout de course, une phrase était construite. Il y a quelque chose de l'esprit japonais dans ce jeu dont l'équivalent est le *renga*. Jusque cent poètes complétaient leurs vers et il y avait une volonté ouverte de mise en commun. Ce qui doit ressortir est une ambiance. Chez nous, la tendance est inverse avec l'encouragement à la clarté logique, elle-même structurée par la logique de l'identité du sujet.

La logique du prédicat est une sorte de logique de la "mise en prise avec les choses" (ce qui s'apparente au mot allemand *begriff*). Lakoff et Johnson⁵ déploient respectivement une philosophie du corps et de la chair : même la pensée la plus abstraite fonctionne à partir de la chair, de la sensibilité. Toute pensée possède, en son creux, un rappel à la concrétude. Concrétude vient du latin *cum crescere* qui signifie "grandir ensemble". Instiller de l'abstraction coupe ce mouvement : d'un côté doit se tenir le sujet et, de l'autre, l'objet.

La pensée japonaise rejette le monde du dualisme car il n'est pas de substance étendue (monde extérieur) et de substance pensante (monde de l'intériorité, de la subjectivité) cartésiennes. L'auteur Tokieda Motoki⁶ assure que la langue japonaise, en tant que pensée concrète, sait allier le monde objectif et le monde subjectif. Il en conclut qu'une pensée résolument tournée vers la concrétude ne peut être dualiste.

Tora ga kowai

{ Structurellement, le sujet logique est le tigre

→ J'ai peur du tigre

→ En français, je pose mon existence et puis je formule l'impression.

Intervention 1 : *Comment dit-on, dans ce cas, que le tigre a peur ?*

Augustin Berque : *C'est possible, mais ce serait par un détour. Il y a, par exemple, une différence entre "j'ai froid" et le fait qu'une chose est froide. On dira "samai" pour une personne et "tsumetai" pour une chose.*

Intervention 2 : *Le prédicat incorpore l'objet.*

Intervention 3 : *Est-ce que notre manière de nous exprimer pourrait, dans ce contexte, être reçue comme une "imposture" ? Par exemple, si je dis que le tigre a peur.*

⁵ Lakoff et Johnson voient dans le corps propre ou la chair (chez Johnson) le fondement ultime des processus qui forment des significations en linguistique. Cf. Lakoff, *Women, Fire, and Dangerous Things. What Categories Reveal About the Mind*, Chicago U.P., 1987, Chicago ainsi que George Lakoff & Mark Johnson, *Philosophy in the Flesh. The Embodied Mind and its Challenge to Western Thought*, éd. Basic Books, New York, 1999.

⁶ Linguiste japonais, historien de la linguistique et théoricien du langage. Il prit position contre le structuralisme saussurien.



Augustin Berque : *En un sens, peut-être. Il faut utiliser l'expression "yō da" qui serait un "comme si". Cela donnerait : il avait l'air d'avoir peur.*

Si l'on s'en tient à la grammaire pure, on discute à l'infini et l'on débouche sur des absurdités, comme les questions autour de l'accord. Vous savez que, en français, l'accord se fait au masculin même s'il y a plusieurs sujets au féminin (ex : "Jeanne, Marie et son chien, ont été surpris par la pluie.") Cela fait dire à une amie de ma femme que la femme ne vaut même pas plus qu'un chien...

"*Inu da*" est la forme minimale de politesse mais suppose, tout de même, un rapport social qui est celui de la familiarité. "*Inu desu*" est une forme moyenne de politesse (celle apprise aux étrangers). Une forme plus polie, "*inu degozaimasu*", dégage une impression de non objectivité puisqu'il n'est pas possible de l'extraire de la situation concrète d'énonciation.

V. *L'inartifice*

Cette efficacité globale où toutes les situations sont subordonnées à un effet de fonctionnement autonome (comme si cela baignait dans l'huile) vient du taoïsme. "*Wu wei*" est traditionnellement traduit par "non agir". Il est censé fournir l'efficacité maximale. L'idée est que, lorsque "tout baigne dans l'huile", tout est fait pour que les choses se passent naturellement car l'ensemble des conditions est réuni.

Pour ma part, je traduirai ces termes par le mot "inartifice". Je souligne, par là aussi, la mise en pratique dans les arts. L'inartifice est gourmand en temps car cela prend du temps de connaître tous les fils, peut-être bien plus que si l'on se contentait d'imposer des principes. Et le naturel ? L'action humaine doit être invisible. L'amour de la nature, notamment des paysages et des jardins vient alimenter et justifier cette invisibilité. Il s'ensuit un dédain pour l'explicite alors que la culture européenne est portée à l'expression claire des choses.

Les Chinois, à la découverte des mathématiques, auraient dit qu'elles étaient fastidieuses : « pourquoi exprimer le monde mathématiquement ? On voit bien qu'il en est ainsi, cela va de soi ! » diraient-ils (notez que Galilée disait : « Le livre de la nature est écrit dans le langage des mathématiques. »⁷). Le développement de la science moderne est venu, également, d'une soumission de la démonstration mathématique à l'empirie. Cette soumission à l'empirie est plus ancienne dans la civilisation chinoise. Le Logos (le divin) ne peut tenir tout seul, de son propre fait (comme l'avance la philosophie grecque et, plus tard, le christianisme). Pour les Chinois, c'est impossible, il doit être soumis à l'empirie.

Dans le livre *Chine et christianisme, action et réaction*⁸, l'auteur, en utilisant cet postulat, montre pourquoi les Chinois n'ont pas pu accepter l'idée d'un être absolu (et donc, une religion où Dieu tient de son propre fait).

Le mot *shizen* (d'origine chinoise) signifie "ce qui va de soi", ce qui est naturel et se fait de soi-même. On peut trouver un rapport avec un mot grec tiré des écrits d'Hésiode dans la formule « La terre donnait ses fruits d'elle-même en cet âge d'or. ». "Elle-même" se dit "*automa*" et veut dire "de soi". Il s'agit de minimiser la part de l'humain, de la rendre invisible.

⁷ in *De la Renaissance à la Postmodernité, une histoire de la philosophie moderne et contemporaine*, Gilbert Hottois, éd. De Boeck, coll. Le point philosophique, Bruxelles, 1998, p.55

⁸ Jacques Gernet, éd. Gallimard, Paris, 1982



Pour souligner cette référence au naturel et à l'inartifice, le rapport entre le supérieur et l'inférieur relève quelque chose de patent. Si des étudiants voient leur professeur entrer dans la salle, ils diront une phrase que l'on peut traduire par "Le professeur est devenu un apparaître" (en français, on dirait que le professeur est arrivé) soit *Sensei ga o-ide ni nanimashita*. "Ga" est le sujet, "o" un indicateur de politesse et "ide" est l'apparaître. Cette manière d'exprimer l'entrée d'une personne connote le sentiment qu'un phénomène (au sens phénoménologique d'apparition) naturel s'est produit.

De même, dans la formule "Je vais vous raccompagner". En japonais, cela donne : *O-okuri itashimasu*. Le verbe "*itashimasu*" insiste sur le côté factice de notre action. Du coup, elle sonne de manière plus polie. Il y a donc une dévalorisation de l'action par rapport à se qui se fait de soi-même.

VI. Traditions, rituels et vitalisme

Intervention 4 : *Roland Barthes estimait que la sémiologie japonaise semble n'avoir aucun sens, qu'elle ne renvoie à rien et qu'elle n'a pas de transcendance... Je voudrais vous demander ce que signifie, pour un Japonais, de parler anglais.*

Augustin Berque : *Les Japonais sont mauvais en anglais. Un Chinois a plus de facilité à apprendre l'anglais car sa langue a une structuration plus proche de ce qui s'y emploie.*

Intervention 5 : *Dans quelle mesure la globalisation n'entraîne-t-elle pas un appauvrissement des visions du monde différentes ? Il n'est, en effet, pas possible de percevoir ces visions dans l'usage courant de la langue. Je pense aussi au succès du cinéma américain dans ce phénomène.*

Augustin Berque : *L'appauvrissement se ressent dans tous les cas, pas seulement au Japon. Quant au monopole du cinéma américain, le phénomène est visible lorsque, dans des versions différentes d'un même film, une tenancière parle poliment ou rudement.*

Intervention 6 : *Y a-t-il une prise de conscience de ce délitement ?*

Augustin Berque : *Dans les années '70, la "nippologie" a été une réaction à l'acculturation. Elle a pris la forme d'une exaltation de l'identité nippone mais avec, inévitablement, des exagérations de certains traits. La "nippologie" traçait un idéal-type pas vraiment japonais. Toutefois, il s'agissait de s'opposer en se posant.*

Intervention 7 : *Pouvez-vous expliquer la traduction japonaise du mot philosophie ?*

Augustin Berque : *Le mot "satoi" renvoie à la connaissance. Il est question d'une illumination venant des dieux. Elle est atteinte par l'ascèse. Elle demeure cependant ineffable et ne passe pas par le logos.*

Intervention 8 : *La philosophie serait donc une forme d'éveil possible ?*

Augustin Berque : *La philosophie serait plutôt une réflexion qui rassemble des choses différentes. Quant à l'ineffabilité, elle est valable, par exemple pour Saint Augustin, pour le Compositeur, à savoir Dieu.*



Intervention 9 : *Pouvez-vous donner votre avis sur le rapport actuel à la violence dans la société japonaise ? Il y a une violence dans les jeux vidéo, un certain sadisme voire une esthétique de la violence.*

Augustin Berque : *Il ne faut pas oublier qu'il y a des expressions diverses d'une même culture. La violence est canalisée par toutes sortes de moyens sociaux, rituels, etc. Au point que des bouffées de violence, parfois paroxystiques, sont générées. Il y a, aussi, les événements traumatisants (tremblements de terre) qui sont l'occasion d'éclatements de violence (traque des Coréens). Dans les fonctions ordinaires, la violence est canalisée (par les jeux vidéo, par exemple) afin que l'harmonie soit sauvegardée.*

Intervention 10 : *Qu'en est-il du rapport entre la religion et la mort, en particulier, la conception de la résurrection.*

Augustin Berque : *Dans le Shintoïsme, la vie est exaltée, la nature vivante associée à la naissance. Le bouddhisme, quant à lui, est plutôt assorti à la mort.*

Cela me fait penser à Heidegger, avec sa notion de *zeitlichkeit* (temporalité) du Dasein et qui culmine dans le *Sein zum Tode* (l'être-pour-la-mort). L'être est un déploiement de monde(s) dans le monde. Le Dasein a une limite, sa propre mort et il est cet être vers la mort. Le penseur Watsuji Tetsurō va à contre-courant en annonçant l'être-vers-la-vie. *Sein zum Tode* peut être traduit par *Sei he no sonzai*. Cette phrase sous-entend que l'individu est un être social, relationnel et qui inclut son milieu. Cette réflexion s'étend au domaine de la mort. En effet, à ma mort, les relations que j'ai tissées subsistent et leur existence ne s'arrête pas à l'instant de ma mort biologique.

Intervention 11 : *Je vous conseille le visionnement du film "La ballade de Narayama"⁹.*

Augustin Berque : *Oui, un rite exprimant l'honneur y est raconté. L'honneur est une forme d'existence très haute, une affirmation de celui-ci, un sentiment qui vit plus fort. De même, tout en se tuant, on a la conviction que l'on vivra plus fort.*

Intervention 12 : *La pensée japonaise serait-elle plus efficace pour résoudre certains problèmes ?*

Augustin Berque : *Probablement en ce qui concerne les problèmes de l'environnement. Au moment de la croissance économique, le Japon était devenu un cobaye de la pollution, lui-même étant grand pollueur. Comment était-ce devenu possible ? Les Japonais y ont réfléchi et se sont mis, très vite, au diapason. Cette dynamique est née grâce à ce qui est endogène, c'est-à-dire, l'amour des Japonais pour la nature et ce qui fut ambiant à ce moment-là. Dans le shintoïsme, il est de tradition de prendre soin des bois sacrés qui entourent les temples. On ne les exploite pas, ils sont des représentants de l'origine de la religion. Ils sont un éco-symbole. La pensée de la durabilité est dure à tenir ! Mais elle peut-être intéressante au regard de nos conceptions sur le développement durable.*

⁹ En 1958, le cinéaste Keisuke Kinoshita réalise une première version de *La ballade de Narayama*. La seconde version réalisée par Shôhei Imamura en 1982, tout en restant fidèle à l'intrigue originale. Synopsis du film : Dans un village isolé où les habitants vivent dans la plus grande pauvreté, un fils doit aller porter sa vieille mère à Narayama, la montagne sacrée où doivent reposer les vivants avant de mourir.



Intervention 13 : *Pourquoi leur modèle écologique n'est-il pas exporté ? Il y a toutefois de contradictions si l'on se réfère à leurs tendances prédatrices vis-à-vis de la baleine.*

Augustin Berque : *Une forte tendance - avouée - à la sécularisation de la communauté est présente. En outre une maxime dit que, en voyage, toute honte est bue.*

VII. Modèles, contingence et positivisme

Intervention 14: *Le positivisme est caractéristique de cette mentalité ?*

Augustin Berque : *Il n'y a pas de positivisme rationaliste. Ils tiennent compte des effets. La modernité n'est pas à accepter à n'importe quel prix. Si elle ne marche pas, elle est à rejeter. Une grande souplesse est saisissable. En effet, les Japonais ont fonctionné sur beaucoup de modèles importés.*

Intervention 15 : *Par rapport aux managers, cette pensée de la contingence et du non dualisme est-elle plus adaptée ?*

Augustin Berque : *Le contingent n'obéit pas à des lois claires. Il faut s'adapter à la situation. Dans l'action, la recherche de l'efficacité globale est constante.*

Intervention 16 : *Il y a une différence dans la manière d'appréhender les chiffres. La réussite est, chez nous, chiffrée. Cette différence pourrait-elle expliquer les "magouilles" dans les comptabilités ?*

Augustin Berque : *Nous baignons dans le mythe de la quantification générale. Mais il existe, aussi, un mythe d'excès inverse, du non quantifiable, de l'ineffable. Dire "plus alpha" est une expression japonaise (comment pourrait-on ajouter quelque chose à alpha !). Dans les romans américains de science-fiction, vous avez une scène typique où il est demandé à un expert d'évaluer le pourcentage de chance de réussite. Je me suis toujours interrogé là-dessus : comment peut-on quantifier une telle chose ? Cependant, j'aime à penser qu'il y a une part de métaphore entre ces deux extrêmes (l'ineffable et le quantifiable). Même en physique où, ayant aboutis à un problème irrésolu les scientifiques parlent d'une sorte de soi absolu platonicien à atteindre (je fais référence à Penrose) ou de mise en relation constante (Heisenberg).*

Intervention 17 : *Les Japonais et les Occidentaux utilisent frénétiquement le logiciel Power Point. La présentation se fait par points et c'est une vue réductrice. C'est cet esprit réductionniste qui est censé amener les personnes à prendre la décision...*

Augustin Berque : *Chez les Japonais, les décisions importantes se font dans le for intérieur, selon une logique particulière échappant au Power Point même si, il est vrai, ils en sont friands.*

Intervention 18 : *Comment expliquez-vous qu'ils soient peu performants dans le domaine alimentaire, et excellents dans la construction de voiture ? Y a-t-il une question de culture derrière cette différence ?*

Augustin Berque : *Plutôt une question de contingences et de tendances historiques.*



Compte-rendu du Séminaire du 13 janvier 2007
« *L'ère Meiji a introduit le concept
de philosophie au Japon : une révolution* »
par Augustin Berque

Intervention 19 : *Que reste-t-il des traditions anciennes ?*

Augustin Berque : *Elles se transmettent par les chefs de famille (iemoto). Ils cèdent à leur descendance la connaissance des formes. La cérémonie du thé était, à l'origine, un rite pratiqué par les nobles, les guerriers. Puis, les riches commerçants ont repris cette pratique. Enfin, après la Seconde Guerre mondiale, les femmes devinrent amatrices de cette cérémonie bien que l'homme reste le maître de cette forme.*

Intervention 20 : *Quels sont les rapports hommes / femmes ?*

Augustin Berque : *Mon analyse se fait à travers le langage. La femme se doit d'avoir un langage plus poli (cette tradition, héritée de la Chine remonte au confucianisme). La Chine et le Japon, dans la considération à l'égard des femmes, divergent. La femme garde son nom de famille en Chine et pas au Japon. Toutefois, la société chinoise est plus inégalitaire envers la femme qu'au Japon.*

Intervention 21 : *La société japonaise paraît faire du sur place depuis 20 ans. Serait-ce parce que dure la mise en place de l'ambiance ?*

Augustin Berque : *L'immobilisme est aussi visible dans les chiffres de la natalité puisque la population décroît depuis l'an dernier. Les femmes japonaises ne veulent plus avoir beaucoup d'enfants car elles se mettent en risque de perdre leur emploi. Améliorer le statut de la femme par des mesures de facilitations permettrait le maintien de la population japonaise.*

Intervention 22 : *Les japonais ne raisonneraient donc pas en terme de contradiction car, dans une pensée finalisée par l'harmonie, les contradictions doivent faire partie de l'ensemble.*

Augustin Berque : *Je parlerais de complémentarité plutôt que de contradiction.*

Intervention 23 : *N'y aurait-il pas une forme de reengineering. Pour transformer un organisme, on effectue un saut quantique (une action forte) et puis l'on opère une amélioration continue.*

Intervention 24 : *Comment interprétez-vous les suicides collectifs de jeunes (qui se rencontrent et se cherchent par Internet). Ce phénomène viendrait-il de la différence, en comparaison avec les Occidentaux, dans la manière de voir la dichotomie individuel / collectif.*

Augustin Berque : *Je dirais que c'est un phénomène social contingent. Mais il pourrait répondre à la règle sociale japonaise de l'imitation, règle qui peut aller jusqu'à une imitation quasiment étrangère à ce que l'on veut. Bien sûr, le suicide à deux est esthétiquement construit (Roméo et Juliette).*

Intervention 25 : *Comment fonctionne la dialectique patron / ouvrier ?*

Augustin Berque : *Ce n'est pas vraiment un modèle de la gestion à la japonaise à prendre pour exemple. La dialectique est apparue dans les années '60. Elle n'est toutefois pas valable pour la sous-traitance et les employés temporaires. Deux poids deux mesures se*



côtoient. Le syndicalisme est en perte de vitesse alors qu'il fonctionnait bien pendant la période de croissance.

VIII. De la maîtrise des formes dans l'éternel retour du même

Intervention 26 : Il me semble que pour la gestion du changement, une mise en ambiance et un inartifice sont plus adaptés. Mais comment faire une mise en ambiance sans agir ?

Augustin Berque : Il y a eu une surestimation de la richesse réelle et il a fallu éponger, revenir sur terre après avoir plané. L'ambiance est toujours casuelle, créée au cas pas cas. Mais on ne la maîtrise jamais : il faut rester ouvert, passif puis agir.

Intervention 27 : Etre réceptif puis apporter la touche qui fera tout basculer.

Augustin Berque : La technique s'apparente à la formule qui veut que l'on connaisse si bien les filaments de la viande que l'on n'use pas ses couteaux

Intervention 28 : Les Japonais sont très sensibles au luxe. Comment expliquer ce goût pour un besoin créé artificiellement ?

Augustin Berque : Je crois que c'est lié, en partie, à la tendance formaliste du Japon. Maîtriser les modèles de ce qui fait symbole à l'étranger, telle pourrait être la visée. J'ai deux exemples en tête. La question se posait de savoir comment produire du riz sur une île japonaise où il faisait trop froid. Les paysans ont inventé des techniques pour mettre en marche une riziculture alors que des experts de l'étranger en avaient définies d'autres et que le gouvernement avait interdit ce type de culture. Quant à l'élevage laitier, il a été importé d'un pays nordique. Les paysans sont allés jusqu'à imiter, strictement, la forme d'élevage (par exemple, ils se sont plus tondus le crâne afin de ressembler aux producteurs du pays nordique concerné). Le risque de cette volonté de reproduire les formes ? Le formalise, précisément. Mais, remarquez qu'un bon respect des formes entraîne une adhésion corps et âme à l'activité. On répète les gestes en vue d'une efficacité maximale et afin de se couler dans la forme.

Intervention 29 : Idéalement, l'artisanat mène à la performance et à la socialisation. L'artisanat serait, également, important dans le respect vis-à-vis de soi-même. Mais c'est une forme de respect qui ne conduit pas à une socialisation plus forte. Or, le Japon dans ce cas, ne serait-il pas pour une socialisation plus forte ?

Augustin Berque : La fin est ailleurs. La recherche de perfection formelle dirige vers l'harmonie. Mais c'est un résultat indirect, ne relevant pas de la causalité. La culture japonaise ne fait pas de distinction entre artisanat et l'art. Regardez les poteries marocaines qui se reproduisent indéfiniment comme s'il y avait la recherche de quelque chose.

Au Japon, on peut dire que la recherche de la perfection de la forme sur socle de l'artisanat dévie sur l'art. Il y a des codes sociaux incorporés dans l'individu qui possède cette forme. Dès lors, il peut être nommé "trésor national" (maître des formes) par le Ministère de la culture. Cette désignation relève plus d'un souhait de sauvegarde des objets. Le maître s'appelle un Yūku mukei : le premier terme signifie "tangibile" et le second "intouchable", "intangibile". La tradition est incarnée par une personne. Elle n'est, bien sûr, pas déifiée.



Compte-rendu du Séminaire du 13 janvier 2007
« *L'ère Meiji a introduit le concept
de philosophie au Japon : une révolution* »
par Augustin Berque

Intervention 30 : *On honore l'artisan en devenir.*

Intervention 31 : *Pouvez-vous nous dire un mot sur la temporalité dans la langue japonaise ?*

Augustin Berque : *Soit la phrase "Quand j'irai au Japon, j'achèterai ce dictionnaire." En Japonais, cela donnerait "Quand je suis allé au Japon, j'achète ce dictionnaire." Ainsi, postérieurement au fait d'être allé au Japon, il y a l'action d'acheter. Chez nous, le "je" met en perspective le tout tandis qu'en japonais, le référent est le dictionnaire, c'est-à-dire ce qui est commun à tous.*

Intervention 32 : *Le problème est que l'on importe une partie du modèle japonais pour l'utiliser dans notre économie et on l'accommode à notre sauce.*

Augustin Berque : *En effet, cela donne une impression d'abstraction, un modèle coupé de son contexte d'où l'inefficacité. Mais un formalisme ne se prémunit pas, non plus, d'une inefficacité. Cela étant dit, un formalisme fort oblige à une adaptation comportementale et, du coup, ne peut être qu'innovant. De plus, il ne s'agit d'autoproclamer sa substance pensante (Descartes, avec le "Je pense donc je suis") mais, également, de se voir comme être en relation.*

Intervention 33 : *Conche a traduit des textes de Lao Tsu et il en a conclu que ces philosophies asiatiques avec des liens avec le présocratisme. Qu'en pensez-vous ?*

Augustin Berque : *Oui, certains aspects sont similaires. Héraclite promeut le devenir et Platon, le monde des formes idéales (Idées) engendrant les choses. Sauf que ce dernier condamne le monde sensible et du devenir, au profit du monde des Idées.*

Intervention 34 : *Le temps est-il cyclique pour les Japonais ? Si tel est le cas, comment peut-on ne pas réfléchir selon un temps linéaire dans la pratique de la gestion ?*

Augustin Berque : *Il y a une orientation vers l'avenir. Pour nous et pour les Japonais, l'avenir est devant. Mais il s'inscrit dans une vision eschatologique tandis que, pour les Japonais, il est plutôt question de l'éternel retour du même. Il est, aujourd'hui, difficile de faire des prévisions : la planification japonaise est devenue plus circonspecte.*

Intervention 35 : *Quelles sont les différences saillantes entre les pensées chinoises et japonaises ?*

Augustin Berque : *Des fondamentaux communs existent au sein de la société japonaise, sans avoir été imposés par la violence (qui aurait pu être utilisée pour lutter contre le communautarisme). Le Japon a été plus efficace et cela, à la fois malgré et grâce, aux communautés, aux "groupismes" familialistes (n'oubliez cependant pas que, selon que l'on soit à l'intérieur ou à l'extérieur du groupe, les comportements peuvent changer). La Chine, partie d'une vision beaucoup moins communautaire a rêvé d'unification ("Chine" signifie "Ciel de l'Empire"). Le pouvoir central a été d'un autoritarisme dévastateur. En revanche, les choses se font faites à plus petite échelle au Japon. Mais le local, le particulier et le singulier est plus important socialement.*



Prochain rendez-vous	Date : 17 février Heure : 9 heures précises Lieu : Hôtel Montgomery
-----------------------------	--

Synopsis – On rappellera d’abord les grandes lignes du processus de l’introduction de la philosophie occidentale au Japon, sous Meiji, à commencer par la traduction du terme *philosophie*, que NISHI Amane rendit par *tetsugaku* après moult hésitations. L’on rappellera aussi les problèmes que posa la traduction de certains concepts de base de la pensée européenne moderne, tels que *société, individu, modernité, nature, liberté, droit, être et existence*. On insistera sur les problèmes posés par la notion de *métaphysique*, dont la traduction par *keijijōgaku* (due à INOUE Tetsujirō), détournant une locution du Grand Commentaire du Livre des Mutations (*Yijing*), opéra l’embrayage de deux conceptions du monde en réalité totalement incompatibles, et reste source de profonds malentendus.

On s’attachera ensuite au rapport entre la langue japonaise et la pensée japonaise, en dégagant les motifs principaux de ce rapport : le concret, l’expérience sensible, la dévalorisation du *logos*, l’exaltation de la mondanité (au sens heideggérien de *Weltlichkeit*) aux dépens de la transcendance, la présence, l’être-au-monde (*In-der-Welt-sein*), les processus naturels, l’immanence, l’ambiance... Ces motifs seront illustrés, en particulier, par des exemples montrant l’interrelation de l’espace mental, de l’espace technique et de l’espace social.

On développera quelque peu deux thèmes majeurs de la philosophie japonaise au 20^e siècle : la « logique du lieu » (*basho no ronri*) ou « logique du prédicat » (*jutsugo no ronri*) de NISHIDA Kitarō, et la théorie des milieux (*fūdorōn*) de WATSUJI Tetsurō, en s’interrogeant, pour conclure, sur la contribution de ces philosophies au dépassement du paradigme moderne, en particulier quant à la valeur et à l’efficacité de l’action du sujet individuel dans son rapport avec les processus du milieu où il est plongé.

Quelques lectures possibles :

BERQUE Augustin

- (1986) *Le Sauvage et l’artifice : les Japonais devant la nature*, Paris, Gallimard.
- (2000, direction) *Logique du lieu et dépassement de la modernité*, Bruxelles, Ousia, 2 vol.
- (2000) *Écoumène. Introduction à l’étude des milieux humains*, Paris, Belin.
- (2004, avec M. SAUZET) *Le Sens de l’espace au Japon. Vivre, penser, bâtir*. Paris, Arguments.